

André Brochu, *Les matins nus, le vent*, Éditions 3, collection Topaze, Laval, 1989, 30 pages

Lisa Carducci

Volume 6, Number 2, Fall–Winter 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5171ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Carducci, L. (1990). Review of [André Brochu, *Les matins nus, le vent*, Éditions 3, collection Topaze, Laval, 1989, 30 pages]. *Brèves littéraires*, 6(2), 52–54.

BLOC-NOTES

ANDRÉ BROCHU

Les matins nus, le vent

Éditions 3, collection Topaze,

Laval, 1989, 30 pages

André Brochu était déjà, à 21 ans, professeur de littérature à l'Université de Montréal. Après avoir publié poèmes et nouvelles, il co-fonda la revue *Parti pris*. Il est surtout connu par ses ouvrages de critique littéraire.

Les matins nus, le vent, bien long titre pour une plaquette de 80 pages illustrée en couverture d'un acrylique de Jean-Pierre Gilbert; 80 brèves pages savoureuses, remplies d'images neuves prêtes à croquer, simples mais aucunement simplistes. J'ai retenu trois thèmes : la soie, Dieu, l'érotisme

La soie : notion tactile, sensation de douceur, image récurrente. Ainsi :

*Ah nous nous promettons des merveilles
plus hautes que l'orage empilé sur l'image
plus denses que*

*la joie des hérétiques
empalés sur la foi
remis non pardonnés
au ras de la petite éternité*

Mais on a encore : «... l'ami de fer / sous le péplum de soie luciole» ou, plus loin : «sa gueule de / tendre ogresse / ses mains lissant le pout-de-soie». Ce mot qui peut s'orthographier pou, pout ou poult fait ici penser à une «peau» de soie. On a partout un mélange de douceur et de violence, de dureté devrais-je dire, laquelle est souvent évoquée par le fer : «tendre ogresse, larmes de fer, le ciel au ceinturon. Partout, dans cet opéra de la vie «triomphe la paix / précédée de ses mille meutes débridées». La nature est inhospitalière : les arbres sont durs, carrés, fiers; les oiseaux «sans nom (...) s'abattent dans nos pitiés», s'envolent, fuient les tempêtes; l'eau rage, la mer est impitoyable.

Tout comme Dieu, partout présent. On sent que Brochu veut s'en dégager, s'en défaire, s'en vider. Il est accablé par une sorte de monstre sans pitié qui opprime à travers une religion bigote aux multiples interdits, celle de l'inquisiteur qui «se vêt de robes sacrificielles / pour des simulacres de messe».

La petite morale au coeur du petit feu
Crépité paquet d'étincelles
La nuit se vêt de ribambelles
Les cloches sonnent l'après-Dieu

Autel, cierges, pardon, ornements, miracles, âme, garde-à-vous dominical, absolution, bénitier, paroissienne, tous ces mots sont liés au supplice de l'homme : «Cette patience / de moudre le passé à la meule de nos raisons».

On trouve un très beau texte sur l'enfer, où le poète accepte de cuire «sang et os» pour avoir choisi la luxure :

*nous mijoterons nos supplices
 entre nos dents complices
 fille tu seras ma prière
 à genoux dans ta nudité
 je te conterai le mystère
 de mes démissions successives
 sous l'oeil du vieux pêcheur presbyte
 nous nous gorgerons des luxures
 apostasiquement nôtres tiennes surtout
 car ton corps est un pré de plaisir
 car ton plaisir est un jeune dieu sans ceinture*

L'érotisme fournit (comme il se doit) de somptueuses images poétiques : «les seins dressés sont une offrande / à des dieux jaloux de leur sexe». La suivante me paraît un véritable bijou : «le grand ange (...) enfourche le dada des félicités biologiques»; qui dit mieux?

S'il est des poètes qui écrivent et d'autres non, s'il est des gens qui écrivent ce qu'ils sont seuls à appeler des poèmes et d'autres qui ont la décence de se taire, avec André Brochu, aucune inquiétude. On sait où l'on va. La lecture se déroule au deuxième niveau.

Lisa Carducci